

JIUZHAIGOU VALLÉE DE L'ÂME

SUR LES MARCHES ORIENTALES DU TIBET, AU SUD-OUEST DE LA CHINE, DANS LA PROVINCE DU SICHUAN, UN PEUPLE MILLÉNAIRE VÉNÈRE L'ÂME D'UNE NATURE PRIMITIVE.

TEXTE *Virginie Luc* PHOTO *Estelle Hanania*



La montagne du Sichuan reste imprenable dans ses apparitions. La brume relâche son étai autour de la chaîne Minshan, les laisses de brouillard s'écartent et livrent des fragments de son corps de pierre. Ici et là, comme les pièces d'un puzzle dispersées dans les nuages, surgissent des îlots de terre pointus : pics crénelés et ras, versants abrupts piqués de forêts sombres. Les vallées et les lacs, eux, patientent. Le bruit de l'eau jamais ne s'interrompt, nuages, eaux vives, sources invisibles et un grand vent torrentiel dévalent en cascade les marches du Tibet. Le paysage, en ce début d'hiver, est presque monochrome – à peine de la couleur, à peine un trait pour délimiter ses contours. Il se déroule de haut en bas, comme une estampe ancienne et soyeuse de Wang Wei. Aucun effet de perspective, le paysage se tient droit face à la beauté des lieux.

Empreinte tibétaine

La montagne progresse. Nous remontons le cours du Minjiang, l'un des quatre affluents du puissant Yangzi qui traverse la Chine d'ouest en est. Dans ces terres enclavées, sans aucun accès à la mer, les Tibétains nomment les lacs «les fils de la mer», nés de l'Himachal, la neige mythique. La route grimpe vers le haut plateau, jalonnée de signes de la civilisation et de la culture tibétaines : temples bouddhistes centenaires, drapeaux de prière bön, *chörten* blancs, amas de pierres rituelles, stupas d'où s'échappent des filets de fumée bleue, moulins à prières actionnés par l'eau des ruisseaux et, plus hautes que les cyprès, les bannières de mantras aux couleurs fanées par le temps.

La vallée des origines

Au pied de la montagne sacrée du dieu guerrier Dage, haute de 4 200 m, se dessinent la vallée de Jiuzhaigou et son parc, classé Réserve de biosphère par l'Unesco en 1997. Le parc de Jiuzhaigou est le sanctuaire d'une forêt primitive qui abrite les chutes de Nuorilang – du nom du dieu tibétain, incarnation de la magnificence et de la splendeur. Ici, l'automne s'attarde dans l'humidité de l'humus primordial, la forêt décline des bouquets d'ocre et de bruns. Les lacs en éclats, tels des kaléidoscopes, décomposent le réel en autant de miroirs du ciel.



«C'est un trésor à protéger, insiste Ze Rar Cuo, jeune femme du village de Heyezhai, dans la vallée de Shuzheng. Pour nous, Tibétains, tous les éléments de la nature nous sont accordés par Bouddha et, tous ont une âme.» Le temps s'immobilise dans le glaciais lisse et suave du lac Luwei, comme si l'eau se souvenait avoir été sève et végétale, résine et parfum. Certaines couleurs – le feu érable – ont sombré au fond du lac. D'autres, comme le gris nuage, qu'on aurait pu croire absentes, étincellent dans leur reflet.

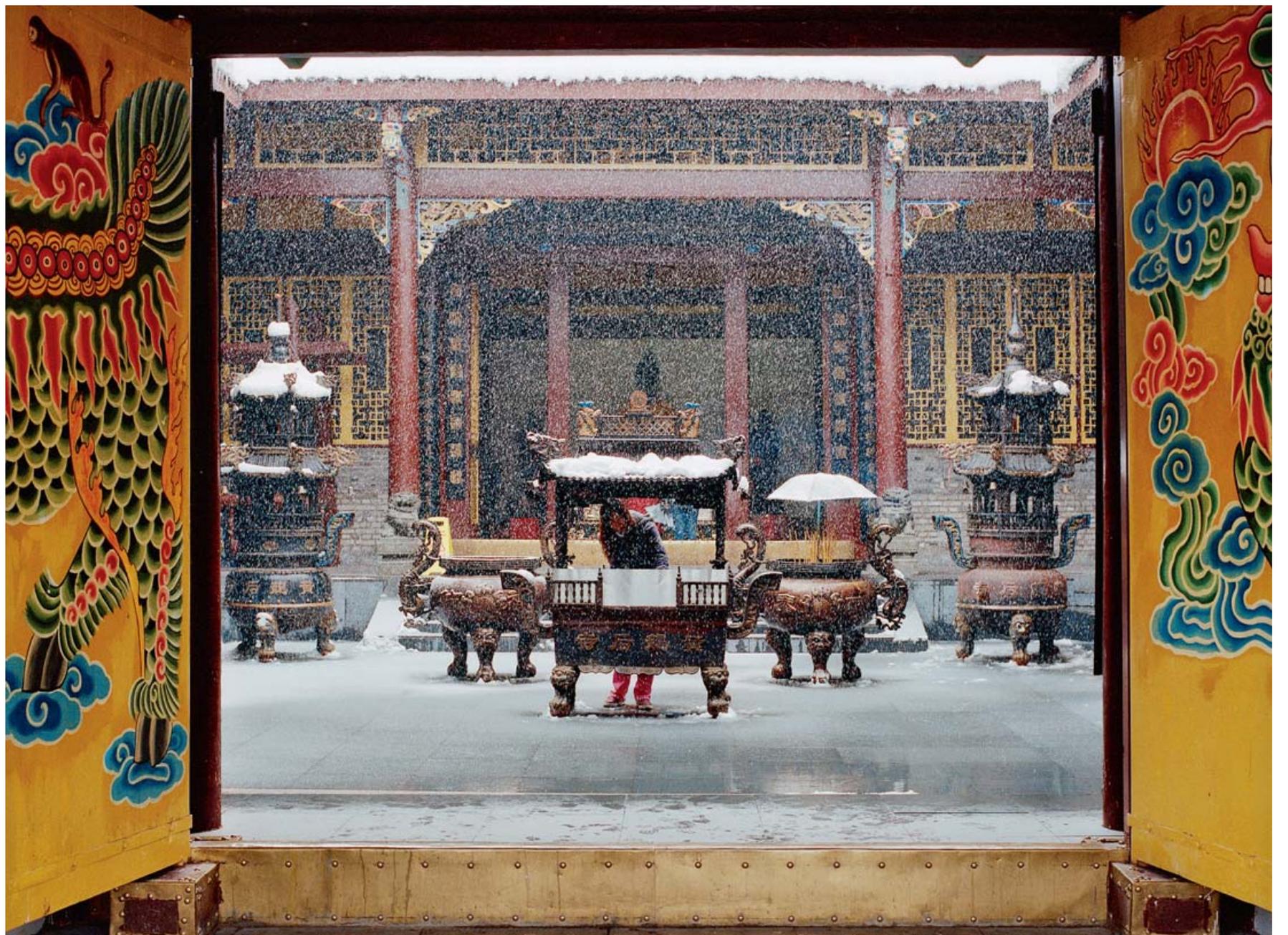
Le Dragon jaune

La route se poursuit. Les courbes des versants des montagnes se balancent d'un bout à l'autre de l'étendue, laissant apparaître des petits groupes de pasteurs nomades et leurs chevaux trapus. Il n'y a plus de chemin possible autre que les sillons du vent. Un téléphérique nous transporte jusqu'au pied du pic de Xuebao qui abrite des espèces menacées, le panda géant et le singe doré. Derrière le rideau de neige se dessine une gorge sinieuse, humide, presque liquide. C'est la vallée calcifiée de Huanglong – Dragon jaune –, qui, pareille au monstre tortueux, se faufile entre les piscines calcaires en terrasse du Wucaichi déclinant les nuances du ciel.

Éloge de la lenteur

D'une vallée l'autre, de passe en col, la route peine, entravée parfois par la neige et les névés. Sur le dévers de la montagne, la végétation se fait rase, la roche nue affleure le ciel, la terre du haut plateau tibétain est âpre, dure. L'air est rare, la nature impose son rythme, l'économie du souffle, des gestes et des paroles. Nous progressons lentement, comme les yaks dans les arpents de terre inaccessibles, comme leurs gardiens majestueux dans leur *chuba* grenat ou bleu sombre – long manteau de laine de mouton. Les heures s'égrainent, comme les épis de maïs de Laco, vieille femme du village de Gexia, qui, tout au long du jour, écosse. ↗

Patio du temple taoïste de Huanglong.
 Chef cuisinier dans un restaurant de Jiuzhaigou.
 Huanglong Taoist temple. Head chef at a Jiuzhaigou restaurant.





Berceau millénaire

De la vallée de Jiuzhaigou jusqu'à celle de Munigou, près de Songpan, hameaux et villages se succèdent. En dehors de la Région autonome du Tibet frontalière, c'est ici que se concentre le peuple tibétain, installé depuis des millénaires, bien avant que le Xikang – sud de l'ancienne province tibétaine du royaume de Kham – ne soit adjoint à la Chine.

Ce sont les femmes que l'on remarque d'abord. Des femmes longues, aux cheveux nattés, le visage laqué par le vent, les pommettes hautes rougies par le froid. Elles sont le cœur, la force vive, en charge des travaux agricoles – récoltes des choux et du maïs, cueillette des plantes sauvages médicinales, entretien du potager, affinage du lait de yak qu'elles battent et conservent afin d'en tirer une graisse jaune... L'éducation des enfants aussi leur appartient. Comme les cinquante-cinq autres minorités ethniques en Chine (soit 10% de la population), les Tibétains ne sont pas soumis à la limitation des naissances.

Thé au beurre de yak

La patience et la puissance des femmes imprègnent la vie quotidienne. Zhuo Ma, 32 ans, sait transmettre avec la même ferveur son amour pour son peuple et sa culture, les secrets de la cuisine tibétaine (elle a ouvert deux restaurants à Jiuzhaigou) et la chaleur de sa maison. L'hospitalité n'a rien de légendaire : dans la pièce commune aux murs chargés de suie, d'encens et de couleurs, on prend place autour du poêle pour goûter un thé au beurre de yak et une galette de maïs au miel brun. Au-dehors, les drapeaux de prière ondoient sous le vent.

Les hommes – qu'on dit parfois encore partager «en frères» la même épouse – perpétuent la tradition de l'élevage. En cette saison de transhumance, ils s'absentent plusieurs jours pour redescendre les troupeaux de yaks et de brebis dans les vallées. Loin des cités-lotissements, bâties par les autorités en vue de leur assimilation, les Tibétains s'appliquent à maintenir l'habitat traditionnel – maison de pierre et bois au toit plat. À Zhongchagou, Jiagata, 48 ans, vient d'achever lui-même, après deux années de travaux, sa nouvelle demeure. L'ancienne, où vit encore sa mère, est toute proche. «Je vois le même paysage – la rivière, le moulin à prières qui tourne sous l'action de l'eau, l'arpent de la montagne. C'est la seule chose qui m'importe... M'écarter de la nature, ce serait m'écarter de la vie», sourit ce père de famille, qui ne manque pas d'évoquer avec fierté son fils aîné, étudiant à l'Université des minorités de Beijing...

Un poème de Victor Segalen

Le jour se replie, le haut plateau s'estompe, la vallée s'évase avant de céder devant la grande plaine de Chengdu, capitale du Sichuan et des Hans, majoritaires. Il semble que les habitants de ces hautes terres portent et délivrent un tribut secret. Comme s'ils transportaient, avec l'odeur des neiges et du poêle à charbon, le silence et la force des cimes, l'impermanence des rivières et la mémoire des lacs au fond de la vallée. Inachevés, ces instants n'en sont que plus présents, comme le poème – son dernier – de Victor Segalen, *Thibet*, qui ne pouvait être «fini» : «Tant de choses entraperçues, ne pourront jamais être vues»... Car ce sont des instants, non pas de connaissance, mais de clairvoyance, aussi furtifs qu'ineffables. |

Moine tibétain et un novice devant leur monastère, vallée de Munigou.

Tibetan monk and novice, valley of Munigou.

Récolte de choux,
village de Shangmo.
Chutes de Zhada,
vallée de Munigou.
Harvesting cabbage,
village of Shangmo.
Zhada Falls,
valley of Munigou.

